

Où il est question de la sauvagerie des Moïis et des Sedangs, et de Mayrena

«Les Missions catholiques françaises dans le pays des Moïis», *A travers le monde*, n° 39, 26 septembre 1896, p. 305-308.

M. Chanel, au cours d'un voyage en Indo-Chine, a eu l'occasion de visiter les principales Missions catholiques françaises dont l'action s'étend jusqu'au Yun-Nan. C'est à l'aide des notes qu'il a bien voulu nous communiquer que nous avons pu compléter notre étude sur cette œuvre si hautement civilisatrice.

Non contents de travailler à la conversion des Annamites, nos missionnaires de l'Indo-Chine n'hésitent pas à pénétrer dans le pays déshérité des Moïis, pour y exercer leur saint ministère. M. Chanel nous montre combien leur œuvre est bienfaisante à la fois au point de vue de la France et de la civilisation.

Dans la longue chaîne des massifs montagneux qui, sur une étendue de plus de 1.200 kilomètres, bordent la côte de l'Annam, vivent des peuples de noms très divers, mais frères par la race et le faible degré de civilisation. Les Annamites les appellent *Moïis*, Les Laotiens *Khas*, et les Cambodgiens *Peunong*. On discute encore aujourd'hui sur leurs caractères anthropologiques et sur leur pays d'origine, les rattachant tantôt aux Dravidiens de l'Inde, tantôt aux Malais, tantôt à la race indo-négrienne.

Mais ce qui est certain, c'est que ce sont des tribus très arriérées, et qui méritent le nom de sauvages, que leur donnent dédaigneusement tous leurs voisins. Non pas qu'ils soient particulièrement farouches et cruels; la plupart des voyageurs ont été frappés au contraire de leur air de douceur timide. Mais le manque presque absolu de bêtes de somme, l'âpreté des montagnes, la toute-puissance des phénomènes naturels, et le défaut de toutes traditions de culture les obligent à mener une vie très misérable. Ils

vivent groupés en tribus autonomes, mais souvent rapprochées par la solidarité des misères. Aucun souci du lendemain, aucune prévoyance, ce qui est la caractéristique des peuples sauvages. Ils cultivent quelques maigres champs de riz au milieu des forêts, qu'ils dévastent par le feu tous les deux ou trois ans; quand ils ont épuisé le sol, ils s'en vont brûler les arbres plus loin, parce qu'ils ne connaissent aucun instrument de labour et sont trop indolents pour retourner leurs champs. Comme ils ne font pas de provisions pour les jours de famine, après les huit mois de culture ils se trouvent souvent réduits pour subsister à des expéditions de brigandage même d'anthropophagie. Alors ils enlèvent des esclaves sur leurs frontières, et les vendent dans le Laos. Le Moï vend même à l'occasion sa femme et ses enfants.

Ces pauvres sauvages sont cependant accueillants et hospitaliers pour qui vient à eux en ami. Traqués par leurs voisins plus puissants, plus civilisés et plus vicieux, exploités, réduits en servitude par leurs marchands, on imagine quelle admiration ils peuvent éprouver pour des hommes désintéressés comme nos missionnaires.

L'évangélisation des Moïs a commencé depuis longtemps. On peut même dire que nous devons surtout aux missionnaires, comme les PP. Pinabel, Dourisboure, Combes et Guerlach, nos renseignements les plus précieux sur leurs mœurs.

Les premiers qui essayèrent de pénétrer dans la région des sauvages Moïs furent les P. Miche et Duclos en 1842. Partis de la mission de Lang-Son, à l'instigation de Mgr Cuénot, ils furent arrêtés avant d'avoir quitté l'Annam, condamnés à mort, et jetés dans les cachots de Hué, d'où ils ne sortirent que grâce à l'intervention du commandant Lapierre, en 1843. En 1848, le diacre annamite Dô pénétra enfin chez les Moïs en se faisant passer pour le domestique d'un marchand annamite. Pendant un second voyage il découvrit une nouvelle route, délaissée par les Annamites à cause de son caractère accidenté, mais précieuse en cette ère de persécutions. C'est par elle qu'en 1849 il guida les PP. Combes et Fontaine dans la région des Bahnars et des Run-Gao. En 1850, Kon-Koxam sur le Bla, la première chrétienté des Moïs sauvages, était fondée.

Aujourd'hui c'est à Kon-Toum, situé au milieu du réseau d'affluents du Sé-San, que se trouve le chef-lieu des missions françaises. Les Moïs de la région, Sédangs, Bahnars, Run-Gao, etc., se distinguent des autres tribus par des aptitudes particulières

de forgerons. Leur pays est très riche en fer, et, selon le P. Combes, il y a dans ces parages plus de soixante-dix villages où l'on se livre au travail des métaux. Il n'y a pas de point de la région moï où l'industrie soit plus considérable.

C'est dans ce pays, raconte M. Chanel, que je me rendis le 28 janvier 1896. Parti de Lang-Son, je parviens, après sept jours d'un voyage pénible dans un pays des plus mal sains et des plus difficiles, au village bahnar de Poleï-Maria. On y voit, perchée sur pilotis, comme toutes les autres cases, la demeure du P. Guerlach, l'un des héros de nos missions.

Cette habitation, dont le plancher se trouve à plus de 2 mètres du sol comporte le logement du missionnaire auquel donne accès un escalier de forme européenne, et une chapelle où les sauvages grimpent à l'aide de troncs d'arbres inclinés et entaillés à la hache. C'est l'escalier indigène.

Poleï-Maria comptait alors deux cent deux chrétiens. C'était une des sept chrétientés que le P. Guerlach avait alors à administrer, et pour les visiter, ce qu'il faisait souvent, il ne lui fallait pas moins de dix heures de cheval. Aujourd'hui il a doublé le nombre de ses chrétientés.

A une forte journée de marche de Poleï-Maria, le P. Jannin réside dans une agglomération de trois gros villages, dont le principal est Kon Djeri Krong, sur le Bla. Non loin, à Reu Hi, le P. Noyet habite une maison d'un étage, vraie merveille pour le pays. Enfin, le P. Vialleton, supérieur de la mission, réside à Kon-Toum. Ce village étale ses cases dans la grande plaine du Run-Gao arrosée par les multiples méandres du Bla. Près de l'église en construction se dresse la case de Kroui, président de république qui a sur M. Félix Faure l'avantage de présider plusieurs républiques, car il est chef de la confédération des Bahnars, Run-Gao et Sédangs.

Cette confédération est l'œuvre des missionnaires. Ils ont opéré ce groupement pour empêcher à l'avenir qu'un aventurier comme le fameux Mayrena, couronné roi des Sédangs sous le nom de Marie I^{er}, vint abuser derechef de la bonne foi de ces primitifs.

J'eus la bonne fortune de me trouver à Kon-Toum le jour du Têt (jour de l'annamite). A cette occasion, le P. Vialleton avait convié à un déjeuner tous les

missionnaires de la région des Mois sauvages. Nous étions six Européens, six Français autour de la modeste table du presbytère de Kon-Toum, qui jamais, je crois, n'avait vu autant de blancs; et c'est avec une profonde émotion que nous bûmes aux nôtres et à la France !

Tous les sauvages habitants de la région sont fétichistes; aussi est-il plus aisé d'y faire chez eux des prosélytes que chez un peuple déjà doté d'une religion philosophique comme le bouddhisme et surtout l'islamisme. Après des débuts extrêmement pénibles et où il fallut des âmes de héros pour résister, les missionnaires de cette contrée, comparativement à ce que j'ai vu dans bien d'autres missions ont tout lieu d'être satisfaits du résultat de leurs efforts. Les sauvages, qui n'ont encore été effleurés par aucun des souffles empoisonnés qu'apporte toujours avec elle la civilisation, sont restés de grands enfants, obéissant à la loi naturelle et beaucoup moins vicieux que les Annamites, plus civilisés qu'eux.

Par leur esprit de charité et de justice, les rares missionnaires vivant dans ces pays, épouvantables par l'insalubrité du climat, ont su gagner le cœur de ces peuplades et opérer de nombreuses conversions. Cela est d'autant plus remarquable que, bien loin d'y trouver un avantage matériel, elles renoncent, en devenant chrétiennes, à leur commerce le plus lucratif, celui des esclaves. Le P. Guerlach me raconta l'histoire de l'Annamite Vieng, son homme de confiance : elle montre un côté des mœurs de ces primitifs et les résultats déjà acquis.

Vieng, né dans la province de Binh-Ding, fut enlevé trois fois par des Mois Trao, riverains de l'Annam. Ceux-ci comme les Bahnars et surtout les Sédangs, volent dans l'Annam par surprise les femmes et les enfants isolés. De ces malheureux, les uns sont gardés comme esclaves par leurs ravisseurs, les autres, traités comme des bêtes de somme, sont vendus aux Laotiens et aux Siamois.

Deux fois, Vieng fut racheté par son père; la troisième fois, son père étant mort, il dut vivre chez les Sédangs, puis chez les Bahnars où il fut particulièrement maltraité. Enfin, le P. Guerlach l'acheta pour 6 buffles et lui rendit sa liberté. Mais Vieng ne voulut point le quitter. Baptisé en 1887, il opéra la conversion des gens de Kon-Kelung, ceux-là mêmes qui l'avaient le plus martyrisé. Depuis 1891, Kon-Kelung est chrétien, et

jamais plus aucun de ses habitants n'a acheté ou vendu un esclave. Quand le P. Guerlach interrogea Vieng sur le motif qui l'avait poussé à travailler ainsi à la conversion de ce village, il répondit : «Père, tu m'as appris que l'Évangile ordonnait de rendre le bien pour le mal. Ce sont les gens de Kon-Kelung qui se sont montrés les plus méchants envers moi quand ils me conduisaient pour me vendre. J'ai voulu sauver leur âme pour leur rendre le bien pour le mal».

De pareils faits consolent le missionnaire de bien des peines, et il en a besoin, car sa vie là-bas n'est pas précisément douce et gaie. Dans ce pays où il pleut pendant huit mois environ, où les sentiers ne sont qu'une suite de fondrières et de mauvais pas que le missionnaire doit franchir journallement, sous des averses répétées, il faut peu de temps pour ébranler la plus robuste santé. La fièvre des bois, qui règne en maîtresse, la dysenterie, la gastralgie, les affections du foie torturent mais n'arrêtent pas aisément ce héros modeste et inconnu. A toute heure du jour ou de la nuit, il est prêt à faire sept ou huit heures de cheval pour porter les sacrements à un malade. Heureux encore quand il ne trouve pas le soi-disant agonisant, remis de son indisposition, en train de sucer philosophiquement à la jarre de vin. Peu importe ! il est prêt à repartir avec le même zèle.

Il est juste de dire qu'après de semblables courses on l'invite parfois à partager le repas familial : une appétissante salade de fougères où quelques milliers de fourmis rouges, préalablement étouffées dans une feuille de bananier, remplacent avantageusement le vinaigre, ou bien encore un plat d'œufs de fourmis noires cuits à l'eau et mélangés au riz. Et n'allez pas croire que c'est de la fantaisie : ce sont là des plats de gala que j'ai mangés chez Pim, chef bahnar, en compagnie du P. Guerlach.

Quant à l'énumération des autres mets dont les sauvages se délectent tels qu'asticots cuits à l'étouffée dans un tube de bambou, araignées sucées crues ou cuites, et crottes de sanglier rissolées, je vous en fais grâce; mais on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un semblable régime est peu fait pour restaurer un estomac délabré et donner des forces.

La puissance morale que les missionnaires ont su acquérir sur ces peuplades est vraiment extraordinaire. Elles restent persuadées que ces hommes blancs sont d'une

essence supérieure et détiennent un pouvoir surnaturel. Le P. Guerlach, entre autres, a conquis dans leur esprit et dans leur cœur une place toute particulière. C'est un héros passé tout vivant dans la légende de ces primitifs, et son influence s'étend bien au-delà des régions qu'il a parcourues. C'est ainsi que le capitaine Cupet, venant du Mékong, a pu se servir du nom de Bok-Cagne (surnom indigène du P. Guerlach) à plus de quinze jours de marche de Poleï-Maria, pour avancer sans encombre au travers des nombreuses tribus sauvages où la renommée avait porté ce nom.

A la suite de l'expédition que le P. Guerlach, aidé de Mayrena, fit contre les Djarais pillards, qui venaient fréquemment enlever et tuer les Bahnars chrétiens, les principaux chefs du pays s'empressèrent de faire alliance de père à fils avec lui. Depuis lors, la légende a fait du missionnaire un guerrier, marchant au combat le chef couvert d'un casque d'ivoire; ses doigts d'acier, lorsqu'ils s'agitent, sèment la mort dans les rangs ennemis; enfin, il a trois dieux dans le ventre, et, par la suite, il n'y a rien à tenter contre lui.

J'ai vu des villages, en particulier celui de Poleï-Djuh, au confluent du Bla et du Péko, dont le nombre des cases a plus que doublé en moins d'une année, uniquement parce que le chef de ce village était un ami du missionnaire.

Accompagnant le P. Guerlach, je l'ai vu enfin faire abattre les marques de bambou barrant les sentiers de Ken-Djiu-Pen, marques indiquant que ce village était «dieng» ou tabou, puis nous nous sommes présentés tout simplement à la maison commune des Kédangs, et Dieu sait si cette peuplade guerrière est chatouilleuse pour tout ce qui touche le respect dû à leurs superstitions. La vérité m'oblige à avouer qu'on nous battit froid tout d'abord, mais ce fut de courte durée, et le soir nous étions invités à boire le vin de l'amitié; quand, le lendemain, nous quittâmes le village, les habitants déclarèrent au Père qu'ils étaient prêts à se faire chrétiens s'il voulait rester avec eux.

L'évangélisation fait du reste des progrès dans cette région, qui compte aujourd'hui 4.204 chrétiens. Les baptêmes d'adultes, en 1895, ont été de 911.

Cette puissance morale que le missionnaire conquiert sur ces peuplades par une vie entièrement consacrée à faire le bien, cet amour et ce respect qu'il leur impose par

son dévouement et son abnégation ne contribuent pas peu à donner à ces sauvages une grande et noble idée du pays d'où viennent de semblables hommes.

Nos missionnaires ne sont pas seulement des apôtres, ce sont aussi des Français, et beaucoup plus patriotes qu'on ne le saurait croire. Leur but principal, il est vrai, est de porter en ces régions lointaines la parole de Dieu, mais ils s'appliquent aussi, et avec succès, à développer en même temps dans le cœur de ces misérables sauvages le respect et l'amour de la France.